

Le malentendu: le cas normal de la compréhension humaine?¹

Anton NÄF

Université de Neuchâtel

Résumé:

Le présent article plaide pour une vision de la communication humaine dans laquelle les malentendus ne représentent pas – comme pour le linguiste Antoine Culioli – le cas normal, mais plutôt des accidents de parcours somme toute assez rares voire exceptionnels. Nous essayons de démontrer que presque tous les malentendus potentiels – dus au caractère ambigu et vague de la langue – sont neutralisés, notamment par la redondance et par la situation de communication dans laquelle ils s'insèrent.

Mots-clés: *Missverständnis, misunderstanding, cotexte, contexte, polysémie, faux amis, das Gemeinte, corpus digitalisés*

¹ Le texte de cet article repose sur ma contribution à la table ronde du colloque *Le malentendu et la loi* à l'Université de Lausanne du 5 décembre 2013. J'ai décidé de lui laisser son caractère informel en renonçant notamment à (presque) tout renvoi bibliographique. Je remercie François Spangenberg pour sa relecture critique ainsi que ses corrections et améliorations linguistiques.

1. INTRODUCTION

En français, comme dans beaucoup de langues, le mot *malentendu* a deux acceptions, certes proches mais clairement distinctes. D'une part, il signifie le fait de se méprendre sur quelque chose, en particulier sur le sens d'un mot ou d'un énoncé (synonymes partiels: *méprise*, *erreur*) et d'autre part, un désaccord entre des personnes (synonyme partiel: *mésentente*).

Les équivalents de *malentendu* en allemand et en anglais, à savoir *Missverständnis* resp. *misunderstanding*, présentent en principe la même bisémie, même si la première acception semble clairement l'emporter. Toutefois, si on veut être sûr de parler de la seconde acception, on a meilleur temps d'avoir recours à des mots moins équivoques tels que *Meinungsverschiedenheit* ('divergence d'opinions') resp. *disagreement* ou *difference of opinion*. Précisons d'emblée que dans ce qui suit, nous ne parlerons que de la première acception, tout en étant conscients que les deux sens ne sont pas toujours dissociables avec netteté. Mais ce glissement de sens n'a rien d'étonnant vu que dans notre quotidien, une méprise sur le sens d'un mot amène souvent à une mésentente.

Dans ce contexte, une phrase souvent citée et fort connue en rapport avec le phénomène du malentendu émane du linguiste français Antoine Culioli: «La compréhension est un cas particulier du malentendu»². Cette formule aussi concise que surprenante n'a pas manqué d'exercer un grand effet suggestif sur les linguistes. Elle insinue que, en règle générale, nous, les êtres humains, nous nous méprenons et que la compréhension ne réussit que dans des cas particuliers et somme toute plutôt rares. Ainsi, ce ne serait pas en premier lieu la genèse de malentendus qui nécessiterait une explication, mais plutôt le fait – quasi miraculeux – que, en règle générale, les humains se comprennent entre eux, et ceci malgré les nombreux écueils qui rendent difficile la compréhension. En suivant le raisonnement de Culioli, il faudrait s'accommoder du fait que les malentendus ne représentent pas l'exception mais bien le cas de figure normal. Tous les efforts pour les éviter seraient donc plus ou moins vains et en quelque sorte voués à l'échec.

Mais est-ce qu'une telle vision des choses tient vraiment la route? Et ce qui est peut-être tout aussi pertinent: la vision de Culioli correspond-elle à l'expérience quotidienne des utilisateurs du langage? Dans ce qui suit, nous allons y répondre par la négative.

² Culioli 1990, p. 39.

2. LE CAS NORMAL:

LA COMPRÉHENSION OU LE MALENTENDU?

Laissons pour l'instant de côté la constellation où deux locuteurs communiquent dans des langues différentes, et penchons-nous d'abord sur le cas le moins compliqué: une conversation entre deux personnes qui partagent le même code, à savoir la même langue maternelle. Dans cette constellation – la plus fondamentale et la plus fréquente – le malentendu est-il à considérer pour ainsi dire comme la valeur par défaut? La réponse à cette question cruciale dépend bien sûr du degré de finesse attribué au concept de *comprendre*.

Dans le cadre de cette réflexion, nous partons d'une utilisation plutôt «robuste» de ce verbe, proche de son sens dans le langage courant. Cela veut dire que nous nous focalisons sur la transmission réussie d'un message, plus précisément de son sens dénotatif. Il s'agit pour l'essentiel du sens des mots tel qu'il est défini dans les dictionnaires. Nous faisons donc abstraction des connotations, c'est-à-dire de l'ensemble des éléments de sens qui peuvent s'ajouter au sens proprement dit d'un terme. Parmi les connotations – difficiles à définir, on le sait – il faut notamment inclure les impressions et les jugements affectifs associés par un individu au sens intellectuel d'un mot. Ainsi, une personne peut, de manière subjective, associer aux concepts – et aux signifiants – de *policier* ou de *chien* des sentiments négatifs. Mais ceux-ci ne font pas partie de la dénotation. En revanche, les choses se présentent différemment avec les mots *flic* ou *clébard*. Ici, les valeurs familières, voire péjoratives qui s'ajoutent aux concepts en question ne sont pas purement individuelles et subjectives mais collectives et doivent par conséquent figurer dans les dictionnaires.

Si on veut bien admettre que l'aspect fondamental d'une communication réussie est la transmission du message, je proposerais le renversement suivant de la citation de départ: «Le malentendu n'est qu'un cas particulier de la compréhension». Tout compte fait, je soutiens que cette position, opposée à celle de Culioli, correspond mieux à notre intuition et à notre vécu quotidien. Mais il est vrai que la déclaration provocatrice de Culioli a au moins le mérite de nous astreindre à réfléchir et de nous mettre en garde contre une vision trop «lisse» et trop optimiste de la communication humaine.

Pour ce qui suit, je pars donc de l'hypothèse que c'est la compréhension qui, dans la communication entre les humains, représente le cas normal. Plusieurs facteurs favorisent celle-ci, en premier lieu une langue maternelle partagée entre deux interlocuteurs. Mais également une interaction directe (*face-to-face*) où, en cas de besoin, on peut à tout moment procéder, par une boucle méta-communicative, à des clarifications (*Que veux-tu dire par là? Qu'est-ce que tu entends au juste par le mot X?*). Et incontestablement, un statut social et un niveau d'instruction partagés contribuent à réduire le risque d'un «loupé de communication». Car il est clair

que si quelqu'un s'exprime par exemple avec un discours truffé de références jugées aujourd'hui comme élitaires (par exemple des expressions latines comme *a fortiori*, *ipso facto*, *stricto sensu*, *ab ovo* et *ceteris paribus*), des malentendus, voire l'incompréhension sont pour ainsi dire programmés. Dans notre vision des choses, notre quotidien n'est pas empreint de malentendus mais bien au contraire de compréhension. Des malentendus, il est vrai, surviennent de temps à autre, mais ils ne constituent sans doute que quelques pourcents des actes de langage quotidiens et, de surcroît, ils sont généralement anodins pour la transmission du sens global, vu qu'ils ne concernent souvent qu'un détail, ou que le sens peut malgré tout être inféré grâce à la redondance et à l'aide du contexte.

Un indice pour l'argument défendu dans cet article est le fait suivant. Si on demande à quelqu'un de relater un malentendu qui lui est arrivé récemment, on le met souvent dans un certain embarras. En fait, d'emblée, aucun ne lui vient à l'esprit. Cela peut s'expliquer par plusieurs raisons: d'un côté, nous savons bien que rien n'est plus exotique que notre quotidien, dont nous sommes plutôt des acteurs que des observateurs, et de l'autre, les malentendus proviennent la plupart du temps d'un contexte personnel ou familial, de sorte qu'on n'a pas nécessairement envie de les étaler publiquement. Ou bien leur récit demanderait un tel effort de contextualisation que l'on renonce à le faire. Et vu le fait que ceux-ci sont le plus souvent clarifiés sur le champ, ils ne restent guère gravés dans la mémoire. L'hypothèse selon laquelle les humains ne ressentent pas leur quotidien comme empreint de malentendus pourrait certainement être établie par des études empiriques.

3. LE CO(N)TEXTE:

LE GRAND «ÉLIMINATEUR» DES MAL-ENTENDUS

Vu sous l'angle de la technologie de traitement et de transmission de données, le plus grand défaut des langues naturelles est leur absence d'univocité, qualité exigeant que chaque unité lexicale ou grammaticale s'exprime par un signe et que, inversement, chaque signe exprime une seule unité de sens. Les logiciens parlent dans ce contexte de rapports biunivoques. En ce qui concerne les langues naturelles, un de leurs traits inhérents est justement leur ambiguïté (un élément présente deux ou plusieurs sens) et leur caractère vague (l'adjectif *grand*, par exemple, assume une valeur fort différente selon que l'on parle d'un nez ou d'un arbre). Loin d'être un défaut, ces deux particularités du langage humain lui confèrent la souplesse nécessaire pour pouvoir s'adapter continuellement à de nouveaux besoins de désignation. Dans le domaine du lexique, des mots monosémiques sont rares, et le lexème prototypique véhicule deux ou plusieurs sous-significations ou acceptions (bisémie et polysémie), souvent issues de processus métonymiques ou métaphoriques. Ainsi, le mot *souris* (tout

comme angl. *mouse* et all. *Maus*) ne désigne pas seulement un rongeur, mais également, entre autres, un petit appareil permettant de déplacer le curseur sur l'écran d'un ordinateur. Autre exemple: pour un non-francophone, il est très surprenant que *parents* puisse véhiculer deux réalités clairement distinguées dans d'autres langues: *Eltern vs Verwandte*, *parents vs relatives*, *genitori vs parenti*, etc. Les champions de la polysémie sont souvent les verbes. Ainsi, le verbe allemand *einstellen* englobe une douzaine de sens très divers dont 'cesser', 'embaucher' et 'ajuster'. Au vu de tels écarts du principe de l'univocité, on peut se demander si cet état de fait ne mène pas continuellement à ces pannes communicatives nommées malentendus. La réponse est clairement négative, ceci grâce à la force prodigieuse du co(n)texte pour résoudre les ambiguïtés, c'est-à-dire du cotexte (l'ensemble du texte situé autour d'un mot) et du contexte (la situation d'énonciation concrète). Ainsi, déjà le cotexte de *souris* ne laisse aucun doute sur l'acception activée, par exemple s'il est accompagné de cooccurrents comme *chat*, *attraper*, *femelle* respectivement *écran*, *cliquer*, *sans fil*. Dans le cas de *parents*, ce sont normalement déjà les déterminants (*ses* resp. *des*) qui suffisent pour trancher, et ce choix – effectué par l'interlocuteur – peut encore être confirmé par les adjectifs épithètes environnants tels que *futurs*, *jeunes*, *propres*, *véritables*, *adoptifs* resp. *nombreux*, *proches*, *lointains*, *éloignés*. Pour le verbe allemand *einstellen*, la clarification du sens activé est intimement liée au cooccurrent qui occupe la fonction d'objet direct: 'cesser' avec *Verfahren*, *Betrieb*, *Zahlungen*, 'embaucher' avec *Mitarbeiter*, *Personal*, *Arbeitslose* et 'régler' avec *Gerät*, *Lautstärke*, *Visier*.

En résumé, par nos propos, nous ne mettons pas en doute le fait que la langue soit intrinsèquement ambiguë et vague, mais nous pouvons également constater que la quasi-totalité des «dégâts» qui pourraient en découler sont levés par le cotexte et le contexte.

4. UN CAS AGGRAVÉ:

LA PRÉSENCE DE DIFFÉRENTES LANGUES

Dans un premier temps, et pour simplifier, nous avons fait abstraction des cas où deux (voire plusieurs) langues différentes entrent en jeu. Certes, puisqu'il s'agit de langues naturelles, dont les caractéristiques sont, nous venons de le voir, l'ambiguïté et la polysémie, la donne est fondamentalement la même, mais celles-ci ont des répercussions plus nettes. Non seulement des malentendus surviennent ici plus fréquemment, mais ils sont souvent de nature plus élémentaire. C'est du moins ce que nous suggère le bon sens. Mais à notre connaissance, il n'existe à l'heure actuelle pas d'étude comparative qui établisse la fréquence et la profondeur des malentendus sans/avec la présence de plusieurs langues.

Lorsque dans une communication sont impliquées deux (ou plusieurs) langues, nous pouvons distinguer quatre constellations. Les deux cas les plus évidents sont que l'échange de propos se déroule soit dans la langue maternelle du locuteur A, soit dans celle de son interlocuteur B. Dans une telle communication, appelée parfois exolingue, un des deux participants doit s'exprimer dans une langue faible. En raison de ce handicap, il est en droit de s'attendre à un étayement linguistique de la part du locuteur natif (par exemple, pour une lacune lexicale). Et celui-ci est censé faire des efforts d'une part pour comprendre le sens d'un énoncé malgré une forme incomplète et imparfaite, et d'autre part pour faciliter la tâche de l'allophone, par exemple par l'utilisation d'un vocabulaire élémentaire ou par un débit ralenti.

Le troisième cas de figure, toujours plus répandu dans notre monde globalisé, est le recours à une troisième langue, étrangère pour les deux interlocuteurs. De facto, il s'agit d'une langue de grande diffusion, principalement de l'anglais (américain), qui est alors souvent utilisé comme *lingua franca* dans une forme simplifiée et approximative. Dans ce cas, on doit généralement se contenter de la transmission «brute» du message, qui peut être le résultat final d'une négociation de sens prolongée. Il va de soi que cette constellation entraîne dans son sillage toutes sortes de petits ou grands malentendus, mais également de l'incompréhension. Mais cette non-compréhension immédiate peut, dans l'interaction directe, souvent être réglée par des actes de langage réparateurs comme une demande de répétition d'un énoncé ou une demande de précisions et d'explications.

La quatrième possibilité finalement est celle qu'on a aussi appelée le «modèle suisse», selon lequel chaque personne s'exprime dans sa propre langue et part du principe – ou a du moins l'espoir – que son ou ses partenaires allophones le comprennent. Ce dernier arrangement est pratiqué dans de nombreuses organisations, commissions et entreprises dont l'activité s'étend dans la Suisse entière, et en particulier au Parlement national et dans les commissions fédérales. Il s'agit de situations dans lesquelles il importe que le locuteur puisse vraiment dire ce qu'il veut dire, sans concessions quant à la précision de son propos, imposées par un code maîtrisé de manière limitée. Mais l'inconvénient de cette configuration est qu'on ne peut jamais être sûr que l'interlocuteur ait vraiment saisi le sens – et *a fortiori* les nuances – d'un message.

Le locuteur qui doit s'exprimer dans une langue maîtrisée que partiellement doit éviter de nombreux écueils. Les fameux *faux amis* ne sont que la partie visible de l'iceberg. Mais si l'interlocuteur a une certaine expérience de la communication exolingue, il s'attend à toutes sortes de choix erronés, notamment ceux dus à des faux amis partiels. Voici trois exemples d'interférences produites par des germanophones: une <démonstration> des conducteurs de taxi (→ manifestation); enfermer les valeurs dans un <trésor> (→ coffre-fort); la <recette> de mon médecin (→ ordonnance). L'interlocuteur natif est souvent conforté dans sa «lecture» non

seulement par des facteurs comme le sujet traité et la situation de communication, mais également par le cotexte, par exemple *une <démonstration> (spontanée/nationale/interdite) des conducteurs de taxi*. Les faux amis peuvent parfois concerner des domaines très sensibles. Le fait qu'en anglais le signifiant *billion* ne soit pas l'équivalent du français (et de l'allemand) *billion* mais bien de *milliard* (mille millions) est à l'origine de nombreuses erreurs de chiffres.

Des personnes qui ont à leur actif une longue expérience de la constellation exolingue en question, notamment les enseignants de langues étrangères, sont presque toujours à même de retrouver le sens d'un énoncé, même fortement défiguré, ou du moins d'avancer une hypothèse plausible. Ainsi, la compréhension de cet énoncé produit par un apprenant francophone de l'allemand *<Für ihn die Liebe ist diffikult>* n'a posé, dans son co(n)texte, aucun problème à son destinataire: celui-là a en effet simplement voulu dire *Das Leben ist schwer für ihn*.

Selon le récit biblique, les problèmes de compréhension interlinguistique seraient les conséquences de la construction de la tour de Babel qui aurait entraîné comme punition divine la confusion des langues. Nous n'avons qu'à en prendre acte. Toutefois, nous avons meilleur temps de ne pas trop espérer le bruit d'un vent impétueux et l'apparition de langues de feu, car aucun nouveau miracle de Pentecôte ne se dessine à l'horizon.

5. LE TRIPLET *DAS GESAGTE* – *DAS GEMEINTE* – *DAS VERSTANDENE*

Il existe un grand nombre d'études consacrées au phénomène du malentendu, non seulement d'un point de vue linguistique mais aussi philosophique, sociologique et ethnologique. Les chercheurs ont eu besoin de beaucoup de finesse d'esprit pour distinguer le *malentendu* de concepts apparentés (par exemple, *erreur*, *faute*, *méprise*, *confusion*, *quiproquo*, *jugement fallacieux*). Plusieurs typologies ont été proposées, reposant notamment sur la distinction fondamentale entre malentendus d'origine linguistique et malentendus d'origine non linguistique (parmi ces derniers les fameux malentendus culturels). Pour les premiers, on a établi des sous-classifications qui se basent sur le niveau de langue déclenchant le malentendu: niveau phonétique, grammatical ou sémantique.

Il est difficile de dire lequel de ces niveaux de langue génère, dans la communication quotidienne, le plus grand nombre de malentendus. Mais les plus saillants sont certainement ceux relevant de la sémantique lexicale, et c'est probablement aussi ceux-ci que nous arrivons à retenir le mieux. Chacun d'entre nous a l'une ou l'autre anecdote «en stock», et la plupart du temps, les exemples les plus frappants proviennent d'une situation entre deux langues.

Cédons un moment à la tentation de rapporter brièvement quelques anecdotes, en commençant par deux cas qui concernent le niveau phonétique.

Un étudiant, locuteur d'une langue maternelle qui ne connaît pas le phonème /y/, pose après son arrivée en Suisse cette question: «*Où se trouve le [buro] de la secrétaire?*» En effet, il ne pouvait pas se douter que la différence phonétique minimale entre *bureau* et *bourreau* risquait de le faire tomber dans un tout autre registre.

Dans le français de Suisse romande (peut-être surtout chez les jeunes), on peut observer une confusion de la voyelle nasale [ã] avec [õ], par exemple dans *canton* [kãtõ], *content* [kõtõ], *les enfants* [lezãfõ]. J'ai récemment été témoin d'une conversation entre deux personnes (qui ne se connaissaient que vaguement), dont le début était le suivant: A: *Votre mari n'a pas pu venir?* B: *Non, il a un [kãsɛr].* A: *Ah non! Je suis navré d'apprendre cela.* Après un moment de stupéfaction de la part de B, les choses ont été rapidement tirées au clair. Il s'avéra que le mari de B chante dans un chœur. Il est clair que la confusion des deux nasales, si elle devait faire une percée, générerait un assez grand nombre de nouveaux homonymes dont *concert* – *cancer*.

Les malentendus les «moins saillants» sont probablement ceux dus à une syntaxe ambiguë. Ainsi, le fait divers suivant relatant un accident de la route contenait une ambiguïté insoluble – même en ayant recours au co(n)texte – par rapport au nombre de personnes qui y ont trouvé la mort: *Bei dieser Frontalkollision wurden alle Insassen, die nicht angegurtet waren, getötet*: 'À cette occasion, tous les passagers qui n'étaient pas attachés ont été tués'. Cette proposition relative permet deux lectures, une restrictive (ont été tués ceux et seulement ceux qui n'étaient pas attachés) et une non restrictive (il n'y a pas de survivants: tous les passagers, parce qu'ils n'étaient pas attachés, ont trouvé la mort). À l'oral, c'est souvent l'intonation qui permet de trancher. Contrairement à l'allemand, où toutes les relatives sont séparées par une virgule, le français donne la possibilité, à l'écrit, de lever l'ambiguïté par la ponctuation. En effet ce n'est qu'avec l'emploi non restrictif (ou appositif) que les virgules sont de mise. En soi, tout serait alors clair, pour autant que les francophones (et les apprenants «FLE») maîtrisent ce genre de subtilités...

Des malentendus d'ordre lexical, surtout quand deux langues entrent en jeu, nous mettent souvent dans des situations bizarres voire inconfortables. Dans beaucoup de cas, ils sont le résultat de faux amis entre deux langues, le plus souvent de faux amis partiels. Alors que je voyageais comme étudiant à travers les États-Unis, je cherchai, dans une petite ville de province, une chambre d'hôtel. Conforté par des correspondances entre l'allemand et l'anglais comme *gut-good*, *neu-new*, *alt-old*, je me suis renseigné à la réception sur un *free room*, en faisant confiance ici aussi à la paire étymologique *frei-free*. La réceptionniste m'a dit, gentiment mais fermement, qu'ils n'en avaient pas. Mais ayant vu que les gens arrivés après

moi avaient reçu une chambre sans problème, j'ai fait un deuxième essai, en utilisant la même formule. C'est seulement lorsque la réceptionniste m'a donné l'adresse de l'Armée du Salut que j'ai enfin compris la nature de ma faute (*free ≠ available*). *È vero, non è ben trovato*. Ce n'est d'ailleurs que récemment que j'ai découvert un site internet intitulé *How to get free hotel rooms...*

Mais c'est sans doute au niveau pragmatique que revient la plus grande importance dans la genèse de malentendus, c'est-à-dire à l'influence des facteurs extralinguistiques dans lesquels s'inscrit un échange communicatif. La pragmatique, et notamment la théorie des actes de langage, tient compte du fait que, dans une conversation, il ne s'agit jamais d'une mauvaise compréhension de mots isolés, mais de «*words in use*», c'est-à-dire utilisés dans des actes de langage, voire des séquences d'actes de langage.

Dans le présent article, nous n'avons pas l'intention de proposer (et d'illustrer par des exemples pertinents) une classification avec des distinctions fines des malentendus linguistiques. Notre but est plutôt de condenser nos réflexions en un triplet de termes, qui nous paraît être en même temps fort simple, mais néanmoins très performant, et dont les deux premiers relèvent du locuteur et le troisième de l'interlocuteur (et dont la concision est difficilement exprimable en français):

- *Das Gesagte* (ce qui est dit, littéralement «le dit»)
- *Das Gemeinte* (ce qu'on veut dire en disant quelque chose)
- *Das Verstandene* (ce qui est compris par l'interlocuteur)

En se basant sur ce triplet de termes, on ne peut s'empêcher de tenir compte également, du moins de manière implicite, de son contraire, à savoir *das Nicht-Gesagte* (ce qui n'est pas dit), *das Nicht-Gemeinte* (ce qu'on n'a pas voulu dire) et *das Nicht-Verstandene* (ce qui n'a pas été compris). On le sait de par notre expérience quotidienne – et les thérapeutes de couple ne nous contrediraient certainement pas: les non-dits et les sous-entendus ont souvent encore une plus grande importance que ce qui est dit.

Certaines catégories et structures grammaticales véhiculent, de manière privilégiée mais pas exclusive, une signification. Ainsi, le verbe fait ordinairement référence à une action, le pluriel à une pluralité, le futur à un avenir, etc. Ce constat vaut tout spécialement pour les types de phrase. Certes, vu qu'il n'existe dans les langues qu'un petit nombre de structures pour les types de phrase, celles-ci doivent être susceptibles d'exprimer plusieurs dizaines d'actes de langage. Illustrons cela par un exemple. L'utilisation prototypique de la phrase interrogative est de poser des questions informatives (*Pourquoi les chats mangent-ils de l'herbe?*). Mais comme on le sait, dans certains co(n)textes, et surtout dans sa forme négative, cette structure a une grande proximité – plus ou moins conventionnalisée – avec l'acte de langage «critiquer; faire des reproches» (*Pourquoi ne m'as-tu pas rappelé?*). L'avantage communicatif de cette structure pour le locuteur est évident. En effet, il peut laisser à l'interlocuteur le soin de percevoir – ou non – cet énoncé comme un reproche. Et si celui-ci le prend

effectivement dans ce sens et qu'il manifeste par la suite sa contrariété, le locuteur peut se rétracter par rapport à cette «lecture» en insistant pour se faire prendre au mot et se tirer ainsi d'affaire: *Mais ce n'était qu'une question...* Notons qu'une telle stratégie, qui tâte le terrain, ne fonctionnerait pas avec la formulation explicite d'un reproche du type: *Tu aurais dû me rappeler.*

C'est à l'écrivain William Blake qu'on attribue cette affirmation, certainement un brin provocatrice: «L'auteur amène les mots, le lecteur le sens». Strictement parlant, cette affirmation ne peut pas être considérée comme correcte, dans la mesure où l'auteur d'un énoncé, en engageant des moyens linguistiques, donne, lui aussi, un sens à ses propos. Mais vu que ce sens attribué par le locuteur n'est pas directement accessible à l'interlocuteur et au lecteur, celui-ci doit le déduire de la signification des mots et de leur arrangement. Mais ces mots – et c'est là que l'argument de Blake est boiteux – sont à leur tour porteurs de sens. En tout cas, décoder un message, c'est-à-dire extraire le sens d'un énoncé, est une opération beaucoup plus complexe que par exemple déballer un cadeau. Il s'agit d'un processus actif de (re)constitution de sens qui est rendu possible en premier lieu par la compétence linguistique de l'interlocuteur. Sans une connaissance minimale de la langue en question, l'intercompréhension reste très aléatoire, même si dans l'interaction directe, des moyens non verbaux peuvent partiellement compenser le manque de connaissances linguistiques. Mais l'interlocuteur a recours, outre à l'énoncé lui-même, à diverses autres sources d'information, parmi lesquelles notamment la connaissance du contexte de l'énonciation, celle du sujet dont il est question ainsi que, d'une manière générale, son savoir encyclopédique (en allemand, on parle de *Weltwissen*). Ce 'savoir sur le fonctionnement du monde' bloque par exemple automatiquement une lecture – théoriquement possible – d'une affiche à l'entrée d'un musée *Ouvert le lundi*, selon laquelle ce musée serait fermé les autres jours de la semaine. Toutes ces connaissances peuvent grandement favoriser la constitution de sens par l'interlocuteur. Un des «outils de décodage» les plus utiles est cependant la faculté d'inférence. Un interlocuteur expérimenté possède une sensibilité très développée pour «palper» un énoncé selon les indices d'un message implicite. Ce raisonnement – on pourrait parler d'un «calcul interprétatif» – permet de faire des hypothèses sur ce que le locuteur a effectivement voulu dire... ou ne pas dire. Dans beaucoup de cas, ce processus est automatique et inconscient, et les inférences sont faciles à dégager. Ainsi, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour interpréter une phrase déclarative comme *Je n'ai pas de fourchette*, prononcée au début d'un repas par un membre de la famille, comme une requête indirecte. Autre exemple: l'acte de langage 's'enquérir d'un souhait', réalisé par une phrase interrogative comme *Est-ce que tu aimerais un thé?* peut exprimer, dans une lecture indirecte, l'acte de langage 'exprimer sa propre préférence': *J'ai envie de boire un thé (et si tu veux te joindre à moi je t'en sers également un).*

Mais il existe des cas plus complexes où il s'avère difficile, voire aléatoire, d'«ausculter» un énoncé pour trouver les non-dits. Prenons l'exemple d'un commentaire qu'un auditeur ferait à un conférencier après son discours: *Votre exposé était très [... ..]*. Chaque adjectif qui remplit cette lacune peut – mais ne doit pas – être interprété par rapport à ce qu'il ne dit pas. Ainsi, il peut par exemple signifier ceci: *classique* (→ très traditionnel, n'apporte rien de nouveau), *savant* (→ ennuyeux, trop compliqué pour le public cible), *original* (→ singulier, bizarre), *varié et stimulant* (→ décousu, il manque un fil rouge), *bien structuré* (→ mais c'est son seul mérite). Dans le même ordre d'idée: *on pouvait très bien le suivre* (→ de contenu banal, intellectuellement peu exigeant), *avec un ppt très bien fait* (→ avec peu de substance au niveau du contenu), etc. En tout cas, notre conférencier serait mal inspiré de prendre chaque commentaire – avec ses adjectifs à connotation à première vue neutre voire positive – comme un compliment! Nous le savons tous: le décodage de compliments est un art qui est au moins aussi compliqué que la bonne compréhension des certificats de travail, où il faut également savoir lire entre les lignes, par exemple *Il s'est efforcé d'exécuter les travaux qui lui étaient confiés* (→ essayé mais pas pu) ou *Elle nous a quittés d'un commun accord* (→ Elle a été licenciée).

Le décalage entre *das Gesagte* et *das Gemeinte* fait l'objet de nombreux sites et blogs sur internet, sous des intitulés comme *What British people say vs what they really think*. Ainsi, si un Anglais est bousculé par un étranger, il dira peut-être, en suivant son code de bonne conduite: *I'm sure it's my fault*, mais n'étant pas dupe, il pense évidemment le contraire: *It's your fault*. Mais il se peut qu'il ne soit pas conscient du fait que la personne à l'origine du «dérangement» soit tout étonnée de cette excuse pour quelque chose dont on n'est pas à l'origine. Et elle est certainement confortée dans son idée que les Anglais sont finalement des êtres humains plutôt bizarres (*Why do they think it was their fault?*).

Il en est des malentendus comme des accidents de la route. Tout le monde aimerait les éviter, et pourtant ils font partie de notre vie. Dans les deux cas, nous partons du principe que tout va toujours bien, et heureusement c'est normalement le cas. C'est que dans nos échanges de propos, nous pouvons normalement nous appuyer sur deux principes vitaux pour le bon fonctionnement de la cohabitation et la communication entre humains: la confiance et la bonne foi. Car en fin de compte, comprendre c'est avant tout vouloir comprendre.

6. LES MOTS *MISSVERSTÄNDNIS* ET *MALENTENDU* DANS LES CORPUS DIGITALISÉS

Il semble que les malentendus que nous rencontrons dans notre vie quotidienne sont assez différents de ceux qui arrivent dans le grand monde. C'est du moins l'hypothèse que nous pouvons échafauder si nous examinons de plus près l'emploi des termes *Missverständnis* et *malentendu* dans de vastes corpus digitalisés. Le malentendu prototypique dans la sphère privée est la plupart du temps banal et de courte durée, alors que ce n'est pas le cas pour ceux dont il est question dans les corpus digitalisés, bases de données qui se fondent sur des quantités énormes de textes, notamment journalistiques. En effet, si nous examinons les cotextes dans lesquels les deux noms apparaissent, par exemple dans le *Wortschatz-Portal Uni-Leipzig*, nous pouvons rapidement constater que l'utilisation emblématique aussi bien de *Missverständnis* que de *malentendu* concerne des malentendus largement répandus, profonds et regrettables, voire tragiques. Illustrons cela par les voisins situés immédiatement à gauche du mot-clé *Missverständnis*, qui appartiennent, abstraction faite des déterminants, le plus souvent à la catégorie des adjectifs. Cf. le tableau suivant avec les cooccurrents à gauche:

Voisins significatifs à gauche de *Missverständnis*:

ein (3480.33), *einem* (962.84), *großes* (574.49), *kein* (300.37), *das* (272.24), *verbreitetes* (163.77), *weit verbreitetes* (157.56), *grosses* (156.24), *Ein* (147.25), *grundlegendes* (128.09), *bedauerliches* (117), *dieses* (92.71), *häufiges* (89.14), *fundamentales* (85.46), *fatales* (80.83), *völliges* (76.15), *tragisches* (72.98), *totales* (71.44), *fatalen* (63.4), *Das* (56.94), *weitverbreitetes* (54.74), *Dieses* (53.26), *eklatantes* (52.51), *großen* (49.17), *grobes* (44.09), *harmloses* (42.87), *größte* (41.72), *grundsätzliches* (39.87), *dummes* (37.87), *massives* (37.17), *manches* (36.3), *kulturelles* (34.53), *komplettes* (34.06), *grundsätzlichen* (32.01), *mögliches* (31.25), *verbreiteten* (28.01), *kleines* (26.27), *große* (26.11), *als* (22.93), *grosse* (15.51), *weiteres* (15.31), *grossen* (14.73), *jedes* (11.93), *dem* (7.73), *diesem* (7.32).

Sans entrer dans les détails, on peut faire, à partir de ce tableau, les constats suivants: parmi les cooccurrents les plus fréquents figurent – et cela n'est bien sûr pas une surprise – les déterminants (*ein*, *das*, *dieses*, etc.) et les adjectifs. Parmi ces derniers, ceux qui expriment une relation (par exemple, *kulturell*) sont très rares par rapport aux adjectifs qualificatifs au sens étroit du terme. Quant à leur contenu, on peut les classer en trois catégories: l'étendue et la fréquence du phénomène (*verbreitet*, *weit verbreitet*, *häufig*), son ampleur et sa profondeur (*gross*, *grundlegend*, *grundsätzlich*, *fundamental*, *völlig*, *grob*, *total*, *massiv*) et son appréciation, d'ailleurs toujours négative (*bedauerlich*, *fatal*, *tragisch*, *dumm*).

Les deux dernières dimensions sémantiques dominent également en français et en anglais, cf. pour l'ampleur et la profondeur en français *grand, énorme, gros, immense, fondamental, profond* et en anglais *fundamental, big, profound, significant, complete, huge, total, major*, et pour l'appréciation *terrible, grave, regrettable, tragique, malheureux, fâcheux, malencontreux* resp. *unfortunate, tragic, embarrassing, horrible*. En revanche, dans les trois langues, des adjectifs avec le sens de 'sans grande importance' sont plutôt rares dans notre corpus, par exemple *harmlos, klein* resp. *petit, léger* et *little, innocent*.

Alors qu'en anglais – comme en allemand – les adjectifs occupent la place devant le nom qu'ils qualifient, ils se placent en français généralement à droite de celui-ci. Cette position est même obligatoire pour les emplois relationnels (*administratif, culturel, linguistique, initial*). Ce qui frappe cependant ici, c'est le grand nombre d'adjectifs qualificatifs antéposés. Ceci a certainement à voir avec le fait que ces adjectifs expriment un haut degré d'intensité, un aspect qui peut encore être accentué par l'antéposition (*un énorme malentendu*). Mais alors que par exemple *tragique* se place, dans le corpus de Leipzig, de préférence avant le nom, les proportions sont plus équilibrées pour *profond*. Une analyse plus fine permettrait certainement d'expliquer de plus près cette répartition.

À la droite du mot-clé, on retrouve surtout des verbes, et leurs significations sont très révélatrices: un *Missverständnis* naît (*entstehen, aufkommen; s'installer, survenir, apparaître*), ou est à la base de quelque chose (*zugrundeliegen*) ou bien il s'avère seulement progressivement en tant que tel (*sich herausstellen*). Il s'agit alors par la suite de le clarifier (*aufklären; éclaircir*), puis si possible de le régler (*ausräumen, aus der Welt schaffen; lever, éliminer*) et d'essayer de l'éviter à l'avenir (*vermeiden, vorbeugen; prévenir*). En résumé, les cooccurrents verbaux de notre lexème montrent en toute clarté que les êtres humains n'aiment pas que des malentendus persistent. Il s'agit plutôt d'en éclaircir la naissance et les causes, et de les faire disparaître dans les meilleurs délais, ceci lié à l'intention de les éviter, si possible, à l'avenir. Une entreprise louable, certes, mais en fin de compte plutôt un travail de Sisyphe...

Une analyse sommaire des cooccurrents du participe passé *missverstanden* nous rappelle encore une autre réalité: avec les malentendus il ne s'agit souvent pas d'une affaire objective, mais simplement de la perception ressentie par un des deux interlocuteurs. En effet, les phrases typiques dans lesquelles ce participe apparaît, accusent la structure suivante: *Du hast mich [... ...] missverstanden* ou bien *Die Regierung fühlte sich [... ...] missverstanden*. Les adverbes et les adjectifs utilisés comme adverbes qui figurent le plus souvent dans ces lacunes concernent la fréquence (*manchmal, oft, häufig, dauernd, ständig, immer*), le degré de probabilité (*wohl, offenbar, möglicherweise*), le degré d'intensité (*gründlich, völlig, total, komplett, leicht*) et l'intentionnalité (*bewusst, absichtlich*). Il va de soi que la perception du locuteur ne doit pas nécessairement coïncider avec celle de

son interlocuteur, et tomber d'accord sur une même interprétation d'une situation peut nécessiter un long processus de négociation.

Dans le but de mieux comprendre pourquoi, dans les corpus digitalisés, il est presque toujours question de malentendus profonds, graves, voire tragiques, nous avons examiné les domaines dans lesquels les noms *Missverständnis* et *malentendu* sont utilisés. Une analyse sommaire de deux cents occurrences allemandes et françaises tirées du *Wortschatzportal Uni-Leipzig* aboutit au résultat que celles-ci proviennent surtout de domaines comme la politique et la diplomatie, cf. (a), (b), (c), (d), (e), les accidents, cf. (f) et (g), et le sport, cf. (h) et (i). En outre, dans une grande partie des occurrences pertinentes, *Missverständnis* resp. *malentendu* ne se réfèrent pas à une mauvaise compréhension entre deux personnes dans une interaction directe, mais concernent des contacts entre des partenaires institutionnels comme par exemple des gouvernements. Dans ces cas-là, les deux noms ne se rapportent pas toujours – ou du moins pas toujours exclusivement – à une mauvaise compréhension de propos échangés, mais adoptent plutôt le sens de 'divergence d'appréciation' ou de 'mauvaise appréciation d'une situation ou d'actes'. Ceci vaut notamment pour les occurrences concernant la diplomatie et le sport.

(a) Es wäre ein grosses **Missverständnis** für Amerika, mangels Terroranschlägen seit dem 11. September 2001 zu glauben, die Gefahren für die USA seien vorbei. (2011-01-16)

(b) Il a mesuré le grand **malentendu** qui sépare les États-Unis du reste du monde. (2010/04/05)

(c) Mit etwas weniger Ideologie hätte sich manches **Missverständnis** zwischen Ost und West verhindern lassen. (2011-01-21)

(d) Georgiens Botschafter in Deutschland, Lewan Dutschidse, glaubt an ein **Missverständnis** auf deutscher Seite. (2011-01-13)

(e) Elle espère que le **malentendu** est levé et que la menace d'incident diplomatique s'est évanouie.

(f) Ursache für den Unfall war den Angaben zufolge ein **Missverständnis** zwischen dem Piloten des A380 und dem Bodenpersonal. (2010-12-22)

(g) Doch dann kam es zu einem **Missverständnis** zwischen dem Ersten Offizier William Murdoch und Steuermann Robert Hitchins. (2010-12-18)

(h) Im letzten Drittel dann der schnelle Schock: In Überzahl nutzte Krefeld ein **Missverständnis** in der Defensive. (2011-01-16)

(i) Da ein **Missverständnis** zwischen Mesut Özil und Miroslav Klose, dort eine missratene Ballkontrolle von Lukas Podolski. (2010-12-18)

Notamment dans les exemples qui concernent les échanges diplomatiques, le mot *malentendu* est souvent mis entre guillemets, cf. (k). Quand on sait que, dans le discours diplomatique, l'ambiguïté est considérée comme une vertu, il s'agira certainement dans bien des cas non d'un véritable malentendu mais plutôt d'une provocation pour tester la réaction de la partie adverse. Des malentendus qui concernent la vie privée (l) proviennent en premier lieu de la presse *people*. Dans certains cas, la genèse d'un malentendu est expressément attribuée au fait que quelqu'un s'est exprimé dans une langue qu'il maîtrise mal, cf. (m).

(k) Außenminister Guido Westerwelle (FDP) sprach von einem «**Missverständnis**». (2010-12-23)

(l) La rencontre se mue vite en idylle mais, à la suite d'un **malentendu**, le couple se sépare en très mauvais termes.

(m) L'athlète, dont la langue maternelle est l'anglais, évoque un «**malentendu**».

7. CONCLUSION

Notre tour d'horizon du phénomène des malentendus nous a montré que ceux-ci sont dans notre quotidien certes omniprésents mais qu'ils ne représentent pourtant pas le cas normal de la communication humaine. Si tel était le cas, nous aurions à plaindre, dans notre monde dominé par la technologie, beaucoup plus d'incidents et d'accidents qui seraient la conséquence d'une communication non réussie ou que partiellement réussie. Presque tous les malentendus potentiels dus au caractère ambigu et vague de la langue sont neutralisés, notamment par la redondance et par la situation de communication dans laquelle ils s'insèrent. Par une analyse sommaire du lexique pertinent, nous avons finalement pu montrer que les malentendus de la sphère privée sont en grande partie différents de ceux dont on parle dans le discours public.

© Anton Näf

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— CULIOLI Antoine, 1990: *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris: Ophrys